

ce vampire qui transforme égoïstement toute vie en fiction, de s'acquitter d'une dette à l'égard de la société.

L'écriture peut être une forme de lâcheté ?

C'est cette scène terrible où l'on voit Gide, enfermé, en juillet 1936 dans une chambre de l'hôtel Métropole, à Moscou, et écrivant son « Retour de l'URSS » pour y dénoncer, avec force effets de langue et de rhétorique, la terreur stalinienne. Or voici que Boukharine, traqué par le régime, l'incarnation même des victimes de cette terreur, frappe à sa porte, sollicite son aide. En vain. Sourd à ce qui n'est pas son œuvre, Gide écrit...

Avez-vous eu la tentation d'amorcer vraiment une carrière politique ?

D'autres y ont songé pour moi. Au début des années soixante-dix, François Mitterrand m'avait même trouvé une circonscription dans la Manche — à l'examen, la plus pourrie de tout le royaume. Ça a hâté ma guérison.

Même vos romans (« Le diable en tête », « Les derniers jours de Charles Baudelaire ») sont des romans à thèse ?

Un roman à thèse, c'est un roman où on trouve un porte-parole, un message, une conception du monde. Je crois que ce n'est pas mon cas. Que s'y faufilent, par contre, de la pensée, des idées, ça oui ; mais à la façon hypothétique, équivoque, complexe, qui appartient en propre au roman.

Pour en finir sur l'engagement : ce qui est clair dans « Les aventures de la Liberté », c'est que ces intellectuels qu'on pourrait croire plus lucides que les autres hommes, tout de même, n'arrêtent pas de se tromper. Vous n'êtes pas un peu pessimiste ?

C'est compliqué. Que Barrès ait condamné Dreyfus, c'est ce qui le déshonore à jamais. Que Sartre ait écrit « Les communistes et la paix » ne le grandit pas non plus. Quant à Drieu... Mais en même temps, vous voyez, je sors plutôt optimiste de ce voyage au pays des intellectuels, avec le sentiment bizarre que ces erreurs ont aussi été fécondes.

Ça ne vous choque pas, ces intellectuels éternellement repentants, ces prostalinien qui font là-dessus carrière ?

Tout dépend. Le repentir, en soi, est plutôt une belle chose. Ce qui n'est pas supportable, ce sont ceux qui réécrivent leur propre histoire, ou la recouvrent d'un voile pudique. Heidegger, par exemple : de son adhésion au nazisme il a toujours refusé de parler, de tirer les conséquences philosophiques ; et ce second crime est encore plus impardonnable que le premier. Prenez, en revanche, quelqu'un comme Maurice Blanchot, qui sera l'un des rédacteurs du Manifeste des 121 pour l'insoumission en Algérie et qui, dans sa jeunesse, avait été maurrassien et antisémite. Il aura passé sa vie à expier, à se mortifier. Et je trouve ça très noble, très beau.

Tout de même, ce n'est pas un peu facile



Marche pour le Cambodge, avec Joan Baez

L'engagement : c'est le moyen pour l'écrivain, ce semi-marginal, ce vampire qui transforme égoïstement toute vie en fiction, de s'acquitter d'une dette à l'égard de la société.

d'absoudre les intellectuels comme si le mal causé était irréversible, comme si la main qui arme le terroriste n'était pas aussi responsable que l'exécutant ?

Il y a crime et crime. Quand Brasillach recommande, à propos de la déportation des juifs : « Surtout, ne pas oublier les petits », c'est tout de même d'un autre ordre que les lâchetés d'un Alfred Fabre-Luce... Il y a des textes, vous avez raison, qui arment le bras des assassins, d'autres qui se contentent de gloser autour du crime.

Même si le combat de l'intellectuel est juste, n'est-il pas un risque pour son œuvre ?

Bien sûr, ne serait-ce que parce qu'il lui vole du temps. Parce qu'aussi il arrive à ce combat politique de subjuguer l'œuvre, de la mettre au service de l'engagement. Voyez combien les périodes militantes des écrivains sont souvent stériles sur le plan littéraire : Gide, portant le drapeau de l'antnazisme, n'écrit plus guère ; Malraux, combattant contre le fascisme, produit « Le temps du mépris », un navet. L'idéal, pour un écrivain, serait sans doute de tenir la politique éloignée de son œuvre, de séparer les choses de manière quasi schizophrène, tel Claude Simon ne s'engageant qu'en deux ou trois brèves périodes pour revenir ensuite à ses textes. Mais, bon... C'est difficile... Mon rêve, voyez-vous, serait d'avoir deux biographies, vraiment deux, hétérogènes l'une à l'autre, presque étrangères...

Et la cohérence ?

Je me souviens d'un « Grand échiquier » qui m'était consacré, et pour lequel j'avais désespérément cherché à constituer un plateau justement « cohérent », convaincu que j'étais alors qu'il existe une harmonie secrète entre les goûts littéraires d'un homme, ses engagements politiques, son style de vie, le type de femme qu'il désire, etc. Mais c'est idiot, ça ne marche pas. Et j'ai presque envie, aujourd'hui, de revendiquer le droit de ne pas avoir les idées de ma vie, ni la vie de mes idées.

Le cynisme parfait...

Le vrai cynisme, c'était avant, quand je faisais semblant.

Vous racontez quelque part que vous n'osiez pas dire à votre maître, Althusser, que vous vous reposiez à Saint-Tropez !

Oui. Jusqu'au jour où j'ai découvert qu'il y allait aussi ! Le problème, c'est qu'on a traversé une période de terrorisme intellectuel où l'écrivain de gauche était sommé d'avoir une vie collant avec ses engagements, ce qui, bien entendu, n'était pas mon cas.

[Il n'est pour cela que de voir l'appartement grand-bourgeois où vit Bernard-Henri Lévy, à deux pas de Saint-Germain-des-Prés : rideaux de taffetas jaune, peintures délicatement mouchetées, tulipes dans les vases et une gentille Ibérique en tablier blanc qui apporte le thé. Retour du Bangladesh, il se repose à La Colombe d'Or, à Saint-Paul-de-Vence : « Toujours prêt à expliquer aux gens de Sarcelles ou de Vitry les bienfaits de la cohabitation avec les